



Actes de la 18^{ème} journée d'études
Samedi 18 novembre 2023

Écrire l'histoire de la Résistance en Bresse. Mettre en mémoire(s) la Seconde Guerre mondiale



© ÉCOMUSÉE DE LA BRESSE BOURGUIGNONNE

Ecomusée de la Bresse bourguignonne
Château départemental, 5T avenue de la gare, 71270 Pierre-de-Bresse
www.ecomusee-bresse71.fr

SOMMAIRE

Introduction : Annie BLETON-RUGET, historienne, vice-présidente de l'Ecomusée de la Bresse bourguignonne. page 3

Ecrire l'histoire la Résistance en Bresse et ailleurs

René PACAUT, une écriture singulière de la Résistance
Vincent CHAMBARLHAC, maître de conférences en histoire contemporaine à l'Université de Bourgogne, UMR LIR3S page 6

Lire les traces de l'histoire de la Résistance : une archéologie contemporaine des maquis du Morvan
Jean-Pierre GARCIA, professeur en géoarchéologie et Julien LAUZANNE, doctorant Université de Bourgogne - UMR 6298 ARTEHIS page 15

André JEANNET, un archiviste-historien de la Résistance
Michel DEBOST, professeur d'histoire, vice-président des Amis des Arts et de Sciences de la Bresse louhannaise page 25

La mise en mémoire(s) de la Seconde Guerre mondiale

Introduction : Annie Bleton-Ruget
Table-ronde avec Théophile LAVAULT, Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne, Jérôme MALOIS, Musée de la Résistance du Morvan, Laurent GOURILLON, Groupe d'Etudes Historiques du Verdunois page 31

Introduction

Histoire et mémoires de la Résistance et de la Seconde Guerre mondiale.

Annie Bleton-Ruget historienne, vice-présidente de l'Ecomusée de la Bresse bourguignonne,

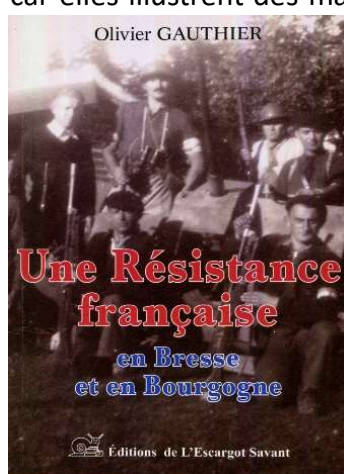
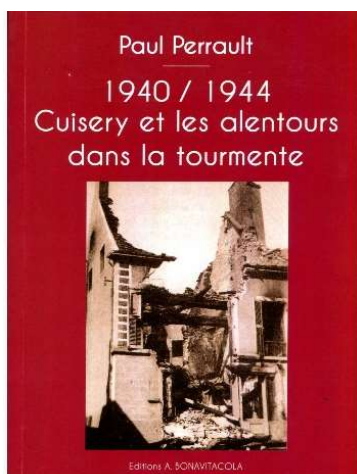
Cette journée s'inscrit dans l'histoire déjà longue des journées d'étude de l'Ecomusée. Elle est associée à la préparation d'une exposition, *La Bresse un espace en guerre, 1940-1944*, prévue pour le printemps 2024, en lien avec le 80^e anniversaire de la Libération du territoire. Dans la filiation de ses missions, l'Ecomusée de la Bresse bourguignonne a conçu l'exposition autour la vie quotidienne en Bresse et dans le Verdunois durant les quatre années au cours desquelles le poids de Vichy et de l'Occupation n'a cessé de s'alourdir sur les populations, entravant le ravitaillement et les échanges, suscitant le discrédit de la Révolution nationale et poussant à la Résistance.

En prélude à la présentation de ces quatre années, la journée d'étude a été organisée autour de deux thématiques : Comment écrire l'histoire de la Résistance et mettre en mémoire(s) la Seconde Guerre mondiale. Deux sujets très vastes, impossibles à traiter au cours d'une journée et pour lesquels le choix a volontairement été fait de la démarche historiographique. Il ne s'agissait pas de raconter la Résistance mais de monter qu'au fil du temps l'approche de ce moment historique n'a pas été la même en fonction des voix qui se sont exprimées et de la résonance que les contextes successifs ont pu avoir sur lui durant les décennies écoulées.

De même, pour la (les) mémoire(s) de la Seconde Guerre mondiale, l'objectif de la table ronde qui y était consacrée a été d'aborder diverses manières de mettre en mémoire l'événement dans sa globalité ou certains moments de son déroulement, toujours à la lumière de contextes historiques spécifiques.

Concernant les manières d'écrire l'histoire de la Résistance en Bresse, sans minimiser l'importance des travaux qui s'y sont employé (Robert Fichet, *Un enfant de troupe dans la Résistance louchennaise*, L'Harmattan, 2003 ; Olivier Gauthier, *Une Résistance française en Bresse et en Bourgogne*, L'Escargot savant, 2011 ; Paul Perrault, *1940-1944, Cuisery et les environs dans la tourmente*, Ed .A. Bonavitacola, 2013), deux contributions ont été sollicitées car elles illustrent des manières particulièrement spécifiques de

procéder, éclairées par les travaux historiques qui ont été consacrés à ce sujet (cf. les ouvrages de Laurent Douzou, *La Résistance française, une histoire périlleuse*, Coll. Points, 2005, *Faire l'histoire de la Résistance*, PUR, 2010, *Le moment Daniel Cordier. Comment écrire l'histoire de la Résistance ?* Paris, CNRS éditions, 2021)



Concernant l'intervention de Vincent Chambarlhac à propos de l'ouvrage de René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, et tout particulièrement de la première édition qui date de 1946, on peut mesurer ce qu'il en est de la proximité immédiate de l'événement, au moment où l'histoire de la Résistance sort tout juste de la clandestinité et qu'elle est écrite par un acteur de premier plan en forme de mémorial.

Dans le deuxième cas, avec les travaux d'André Jeannet, présentés par Michel Debost, on s'éloigne un peu de l'événement, mais dans un temps où les témoins souhaitaient eux-mêmes contribuer à l'écriture de leur histoire tandis que des formes institutionnelles de collecte avaient été mises en place pour y contribuer. Concernant la production d'André Jeannet, il s'agit de réalisations engagées dans le cadre des méthodes inspirées par le Comité d'histoire de la Seconde Guerre mondiale (CH2GM), créé en 1951 avec la fusion du Comité d'histoire de l'occupation et de la libération (CHOLF) et du Comité d'histoire de la guerre. Ces organismes ont organisé dès 1944 la collecte de témoignages et d'archives auprès des témoins et mis en place des correspondants locaux pour rassembler les connaissances département par département, notamment lorsque dans les années 1960-1970 des archives écrites commencent à s'entrouvrir à côté des témoignages oraux. C'est le profil du travail d'André Jeannet, lui-même résistant comme beaucoup des premiers correspondants, historien-archiviste, correspondant de l'Institut du Temps Présent (IHTP) qui a remplacé en 1978 le Comité d'histoire.

D'autres manières d'écrire l'histoire de la résistance auraient pu aussi être évoqués avec les premiers travaux universitaires engagés à l'université de Bourgogne sous la direction de Marcel Vigreux et de Jean-René Suratteau dans le cadre de l'ARORM (Association pour la Recherche sur l'Occupation et la Résistance en Morvan), (cf. Marcel Vigreux, Angélique Marie, *Les villages martyrs de Bourgogne, 1944*, ARORM, 1994). Ou encore à travers ceux engagés à partir des années 1980-1990 avec le tournant de l'histoire sociale et culturelle, alors que les résistants et les combattants sont examinés dans leurs rapports au corps social tout entier et non plus seulement à travers leurs engagements militaires. Si ce moment historiographique n'a pas été particulièrement représenté pour la Bresse par des travaux universitaires, il a été pris en charge dans le cadre d'études publiées par les associations historiques locales (cf. les bulletins de la Société des Amis des Arts et des Sciences de la Bresse louhannaise)

Aujourd'hui de nouvelles manières d'écrire l'histoire de la Résistance apparaissent : sans archives, sans témoins capables de témoigner directement, mais pas sans traces exploitables et avec d'autres préoccupations de recherche.

Nous verrons ce que peut être l'apport de l'archéologie contemporaine à la connaissance de l'histoire de la Résistance, avec l'exemple de travaux universitaires engagés autour des maquis du Morvan, pour mieux connaître le quotidien de leur existence au-delà de la lutte armée (Jean-Pierre Garcia et Julien Lauzane). Si l'archéologie contemporaine a renouvelé la connaissance de l'histoire de la vie des poilus dans les tranchées de la Grande Guerre, les méthodes alors mises en œuvre peuvent désormais concerner la Seconde Guerre mondiale.



Écrire l'histoire de la Résistance en Bresse et ailleurs.

René Pacaut : une écriture singulière de la Résistance

Vincent Chambarlhac, historien, LIR3S – Université de Bourgogne

Pour débiter cette communication, le regard d'un contemporain de René Pacaut, comme lui journaliste, résistant, écrivain. Marcel Grancher préface *L'idiot de mon village*, premier roman de René Pacaut en 1949.

« René Pacaut, sous-lieutenant F.F.I, fut tout simplement l'un des meilleurs hommes de la Résistance, aux maquis de la Bresse Louhannaise -et mon ami Edouard Camuset, qui sait en l'espèce ce dont il parle, le considère à juste titre « comme un vieux copain qui a fait son devoir du temps où le plastic parlait », on ne saurait mieux dire en aussi peu de mots.

Ses aventures « du temps des morts », René Pacaut nous les a contées dans un ouvrage écrit d'une plume fort agréable, intitulé Maquis dans la plaine¹. »

A cette date, René Pacaut a déjà publié ce qui, tout au long de sa carrière de plume, s'affirme comme son opus majeur, *Maquis dans la plaine*, constamment réédité de 1946 à 2006. L'ouvrage conte ce temps « où le plastic parlait », où René Pacaut, « vieux copain » fit son « devoir ». Peu de mots donc pour dire une solidarité résistante. Une solidarité dont je fais l'hypothèse qu'elle tient en partie à l'imprimerie de Jules Faisy et au Coq enchaîné qu'elle imprime clandestinement, organe de la résistance lyonnaise dont Marcel Grancher est alors l'une des plumes. Préfaçant *L'idiot de mon village*, il campe René Pacaut comme l'écrivain des aventures du « temps des morts » par *Maquis dans la plaine*. Il y a là, sous une forme pudique et condensée, l'essentiel de la trajectoire initiale d'un ouvrage omniprésent sur le front de la mémoire résistante en Bresse louhannaise, qui structure en partie cette dernière jusqu'à aujourd'hui.

La courte citation de Marcel Grancher condense toute une série d'interrogations propres à cerner, par touches successives, l'écriture singulière de la résistance bressanne qu'est *Maquis dans la plaine*.

La première tient à cette écriture de l'expérience « d'un temps où le plastic parlait ». Un temps qui réclamait la clandestinité que l'écrit rend public. Comment situer cette entreprise en regard de projets plus ou moins proches ? Qu'entendre par cette écriture du « temps des morts » quand l'expression convoque une forme de tombeau (au sens littéraire) pour les résistants bressans ? La genèse de l'ouvrage ainsi défrichée débouche sur l'examen de sa composition singulière au fil des rééditions qui rend compte d'une méthode d'écriture distincte d'entreprises historiennes ou mémorielles contemporaines. Il est alors temps d'appréhender la trajectoire de l'ouvrage dans la configuration plus ample de l'histoire périlleuse de l'écriture de la Résistance jusqu'à l'orée de son 80e anniversaire, soulignant ainsi l'apport paradoxal de *Maquis dans la plaine* au propos de cette journée, lui restituant toute

¹ René Pacaut, *L'idiot de mon village*, Éditions Marque-Maillard, Lons le Saunier, 1949, np.

son historicité : celle d'un tombeau littéraire ou d'un mémorial à une part des résistants bressans, devenu, sous l'effet du temps, un ouvrage de référence.

Une écriture du temps d'où le plastic parlait

Qui est René Pacaut ? La courte biographie que lui consacre Dominique Rivière² le présente ainsi en regard de l'écriture de la Résistance bressanne. René Pacaut naît le 27 août 1915, il décède le 30 novembre 2006. Engagé dès 1942 dans la résistance louhannaise aux côtés d'Henri Vincent, dit Vic. *Maquis dans la plaine* est son premier ouvrage, préfacé par Vic. Résistant depuis 1941, s'illustrant après le 23 octobre 1942 à Montcony dans l'organisation des obsèques d'aviateurs abattus de la RAF, Henri Vincent devient en 1943 chef des MUR pour le Louhannais, à partir du 10 juin 1944 il en dirige les maquis³. Sous-lieutenant de la compagnie Colette de ces maquis, René Pacaut rédige leur histoire en acteur et témoin. L'ouvrage est réédité six fois (1946, 1947, 1974, 1981, 1991, 2006) devenant l'œuvre majeure d'une production écrite plus ample et bigarrée, où l'histoire de la Résistance apparaît avec un second ouvrage, *Capturez le vivant ! La résistance héroïque de Maxim Guillot, Compagnon de la Libération*, en 1984, en autoédition à l'imprimerie Jobert. Son attention s'est déplacée de la Bresse au milieu résistant d'une commune jouxtant Dijon, Chenôve. L'intérêt de René Pacaut pour cette biographie tient également sans doute à la commune bressanne de naissance de Maxime Guillot : Bruailles où lui-même réside. Au-delà de son apport à l'histoire de la Résistance, René Pacaut est un journaliste et romancier régionaliste. Il débute comme journaliste à *L'Indépendant du Louhannais*, puis à *Qui ? Détective* pour qui il couvre notamment l'affaire Dominici, *Ici Paris*, mais aussi à la revue *Galaxie*. A cette activité de publiciste s'adjoignent deux publications : *Ils ont rencontré des extra-terrestres* publié chez Alain Lefevre en 1979, de même *Quand le Norway s'appelait France* (1980) au dossier de l'histoire. Le romancier, quant à lui publie *L'Idiot de mon village* (1949), *Patzenguerre* chez Flammarion en 1965 sur la volaille de Bresse, *Jean la guenille* (1995) et *La République des corniauds* en 2005. L'homme est d'écrit indéniablement mais sa production est bigarrée, en tension entre le pôle mémoriel de la lutte armée sans doute séminale dans son entrée dans le domaine de l'écrit, le pôle régionaliste de la petite patrie bressanne et le pôle journalistique. Ses archives, déposées à l'EBB et en cours d'indexation⁴, informent cette partition. L'ensemble de son parcours est celui d'un publiciste marqué par sa petite patrie bressanne et l'écriture journalistique.

Dans cette configuration comment entendre son opus majeur *Maquis dans la plaine* ? J'esquisse d'emblée l'hypothèse d'une écriture par dévolution, celle de Vic. « Grâce au talent de narrateur du sous-lieutenant René Pacaut, le *Maquis de Louhans* a désormais son mémorial⁵ » écrit ce dernier. Il indique ici une forme de dévolution de la plume dont on peut sentir le poids dans l'emploi du grade (sous-lieutenant) qui, implicitement rappelle qu'il fut

² <https://www.academie-sabl-dijon.org/celebration/naissance-de-rene-pacaut-resistant-et-journaliste/> Consulté le 23 mars 2022.

³ Robert Chantin, *Des temps difficiles pour des résistants en Bourgogne. Échec politique et procès (1944-1953)*, Paris, L'Harmattan, 2002, p 174-175.

⁴ Je remercie ici Estelle Comte et l'ensemble du personnel de l'EBB qui me permirent, malgré les travaux au château de Pierre de Bresse, la consultation de ce fonds inédit.

⁵ Vic, préface à René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, Louhans, Presse de l'imprimerie Jules Faisy, 1946, p 10.

son capitaine au maquis. La pente est hiérarchique et respire, simultanément, de l'amitié née de la lutte commune. Il y a une forme de confiance implicite dans cette dévolution. L'hypothèse se renforce du contenu de la troisième édition, enrichie de « récits inédits » de Vic⁶, disparu en 1969. René Pacaut écrit donc au défaut de la plume de Vic. Le temps de la rédaction l'explique. La conclusion de la première édition est datée du 20 décembre 1945, Vic est alors, depuis septembre 1944, sous-préfet de Louhans⁷. La première édition respire de ces solidarités de la lutte armée : Vic préface, Jules Faisy imprime « sur du mauvais papier des restrictions de l'époque⁸ ». L'urgence est alors de prévenir l'oubli de ce que fut la lutte clandestine, ses acteurs, malgré la pénurie de papier qui complique le jeu de l'édition, jouant de l'autorisation d'imprimer largement favorable à la publication d'écrits sur la Résistance.

Cette urgence de prévenir l'oubli, de coucher par écrit cette « histoire du temps des morts » fait de *Maquis dans la plaine* un mémorial. On saisit ainsi toute l'assise et la fragilité de *Maquis dans la plaine*, à l'instar d'écrits analogues et contemporains. Le mémorial suppose une tonalité héroïque. Dans l'orbe de l'après-guerre, la lutte armée s'impose avec un registre d'autant plus épique qu'il conjure le secret de la clandestinité, présent dans la préface de Vic et l'avant-propos de l'auteur, davantage feutré ensuite dans le corps du texte. Les faits se donnent dans l'écriture concise du journaliste quand l'avant-propos et la préface de l'ouvrage usent des registres lyriques et de l'épopée, que le *Chant des partisans* scande et rappelle, à intervalles réguliers, dans le corps de l'ouvrage. L'intention première de l'écriture est mémorielle, tant pour Vic que pour René Pacaut, bien que ce dernier prenne soin dès l'avant-propos de se situer, admettant d'éventuelles erreurs et omissions, dans un horizon possible de révision pour cerner toujours plus exactement l'histoire de la Résistance en Bresse :

« A quoi bon récriminer alors contre ces récriminations et erreurs possibles ? que ceux qui savent la belle histoire de la plaine ne la gardent pas jalousement pour eux seuls. La censure est morte avec l'esclavage : qu'ils disent ce qu'ils savent. Une nouvelle édition de ces pages pourra peut-être rétablir la vérité pour la plus grande gloire de la Bresse et l'honneur de la Résistance⁹. »

Livre mémorial d'histoire *Maquis dans la plaine* prend d'une certaine façon position par son titre. Sa parution est contemporaine de la publication de *Glières, première bataille de la Résistance, Haute-Savoie, 31 janvier-26 mars 1944*, écrit en 1946 par des acteurs de la bataille, et édité par l'Association des rescapés des Glières à la forte intention mémorielle. Elle est de même concomitante des premières formes d'héroïsation et de commémoration du maquis du Vercors¹⁰, dont le sacrifice des maquisards concourt à la Libération du pays. Jusqu'au Jura proche sur le flanc est de la Bresse et le Morvan pour l'ouest, les montagnes

⁶ René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, Le Hameau, Paris, 1974, (3^e édition), p 10.

⁷ « M. Henri Vincent, Sous-Préfet de Louhans », *L'indépendant de Saône-et-Loire et du Jura*, 19 septembre 1944.

⁸ René Pacaut, Avant-propos, *Maquis dans la plaine*, Torcy, Imprimerie Louis Marchandeau, 1981, p 9.

⁹ René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, Louhans, Presse de l'imprimerie Jules Faisy, 1946, p 12.

¹⁰ Gilles Vergnon, *Le Vercors. Histoire et mémoire d'un maquis*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2002. Et Jean-Marie Guillon, « De l'histoire de la Résistance à l'histoire des Glières, un enjeu symbolique et scientifique », In *Vivre libre ou mourir. Plateau des Glières, Haute-Savoie, 1944*, Annecy, Association des Glières / La fontaine de Siloé, 2014, p 209-237.

apparaissent comme le cadre naturel des maquis dans cette histoire qui s'écrit dès l'immédiat après-guerre. Elles sont citadelles et refuges, propices à l'héroïsme, face à une plaine supposée davantage ouverte et occupée, dont le relief incapaciterait la forme même des maquis dans sa logique de libération du territoire. La représentation est erronée, lestée des destins tragiques des maquis des Glières et du Vercors, mais opératoire dans l'immédiat après-guerre¹¹. Dans cette configuration, *Maquis dans la plaine* est aussi une prise de position géographique. Une position mémorielle de la Résistance qui se lie à la petite patrie¹² par la forme même du maquis, ici la Bresse louhannaise. Cette logique parcourt l'architecture de l'ouvrage : la lutte clandestine (chapitre I) ouvre la voie à la lutte ouverte et la libération de la Bresse (chapitre II) à laquelle succède l'histoire du 2^e BCP des FFI (Chapitre III), « bataillon mis à disposition de la première armée française¹³ », qui participe de la libération du territoire français (par son combat dans les Vosges) et de la victoire finale. René Pacaut peut conclure « la Bresse fière a vu ses hommes se lever pour la France¹⁴ ». La petite patrie libérée par les FFI fait la Patrie libérée¹⁵.

Une composition et une méthode singulière.

Comment situer, au-delà de la prise de position de la plaine face aux montagnes proches de l'Ain, l'entreprise d'écriture de René Pacaut, et partant sa méthode ? D'emblée, à la Libération, une part du mouvement résistant fut soucieux de l'écriture de son histoire¹⁶. Vic et René Pacaut n'échappent pas à ce mouvement. Ici, il faut mesurer René Pacaut écrivain en regard de ce que Vic, en 1945-1946, pouvait représenter dans le premier mouvement d'écriture scientifique de la Résistance lorsqu'il est pris en charge par l'État, via la Commission d'Histoire de l'Occupation et de la Libération de la France (CHOLF), puis le Comité d'histoire de la seconde guerre mondiale. Instituteur, rompu par sa formation à l'exercice de la monographie locale (exercice demandée dans les écoles normales d'avant-guerre), Henri Vincent a davantage le profil des correspondants départementaux du Comité d'histoire de la Seconde guerre mondiale et de son prototype, la Commission d'Histoire de l'Occupation et de la Libération de la France (CHOLF), que René Pacaut. Il pouvait ainsi écrire, s'affirmer comme l'historien d'une lutte dont il fut un acteur de premier plan. Les instituteurs représentent 20% des correspondants du Comité, tandis que les journalistes sont plus marginaux¹⁷, gravitant aux

¹¹ Gilbert Garrier, *Montagnes en résistance : réflexions sur des exemples en Rhône-Alpes*. In Jacqueline Sainclivier et alii, *La Résistance et les Français : Enjeux stratégiques et environnement social*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1995.

¹² Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, Paris, Folio, 2005, p 125.

¹³ René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, Louhans, Presse de l'imprimerie Jules Faisy, 1946, p 198.

¹⁴ René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, Louhans, Presse de l'imprimerie Jules Faisy, 1946, p 214.

¹⁵ Dans cet emboîtement on peut deviner l'origine d'une des critiques menées par les associations résistantes à l'égard du travail fondateur de René Pacaut, celui d'une minoration du rôle joué par les FTP dans la lutte armée en Bresse et, symétriquement d'une majoration du rôle des FFI. Merci à Laurent Gourillon du GEHV et Michel Debost de l'ANACR (Louhans) pour cette précision.

¹⁶ Laurent Douzou, *La Résistance française : une histoire périlleuse*, Paris, Seuil, 2005, chap 1, 2, 3.

¹⁷ Laurent Douzou, "Le travail des correspondants de la Commission d'histoire de l'occupation et de la libération de la France et du Comité d'histoire de la Deuxième Guerre mondiale". In Laurent Douzou, *Faire l'histoire de la*

marges de dispositif d'historicisation et de passage de l'expérience résistante. René Pacaut semble à distance de ce milieu qu'il pouvait néanmoins appréhender. Le MRP, dont il conserve des bulletins d'adhésion entre 1945 et 1947, appuie très tôt ce processus d'historicisation par l'État. En outre, Edouard Perroy, médiéviste est nommé secrétaire général de la CHOLF de 1945 à 1946, tout en occupant une place centrale dans le champ des études médiévales, notamment en histoire religieuse à laquelle Marcel Pacaut (son frère) consacre son travail. Ainsi peut-on supposer que René Pacaut n'est pas étranger aux logiques sribales de la première historicisation de la Résistance mais qu'il s'en tient à une courte distance, celle qui sépare de l'enquête historique la transmission mémorielle, ou le récit journalistique. L'écriture de l'ouvrage bannit un *je* ou un *nous* largement présents dans les écrits résistants, les premières histoires des maquis¹⁸.

Pour René Pacaut c'est sans aucun doute l'écriture au quotidien qu'est le métier de journalisme qui fait pont : une écriture pour raconter, faire récit. Auteur, René Pacaut n'argumente pas, narre sans outrer, adoptant son style au propos. Il laisse la parole aux témoins et leurs souvenirs. Il s'efface devant le récit comme un romancier mais établit des faits, comme un journaliste. Il décrit ainsi l'armement du Maquis Colette, dont il est le sous-lieutenant, après le parachutage du 25 juin 1944 :

« Effectivement, quelques jours plus tard, Raymond Colin à Flacey-en-Bresse, avec son adjoint René Pacaut de Louhans, peuvent armer une cinquantaine d'hommes recrutés en grande partie à Louhans, au Fay et à Frontenaud ».

Une courte note, adossée à son nom, précise :

« Après une première arrestation de 34 heures par les G.M.R, M. Pacaut avait dû s'éloigner de Louhans, le 15 mai, échappant de justesse aux miliciens venus pour l'arrêter de nouveau.¹⁹ »

Le style est précis, sec, impersonnel jusqu'à la dissolution de l'auteur devant le résistant. Il relate, et dans son récit le « je » est absent, la plume distanciée. En ce sens, son écriture est fille de la presse de la III^e République à la narration événementielle²⁰. Le paradoxe de ce style tient à ce qu'il s'applique de prime abord à l'histoire de la Résistance, qui lance autant sa carrière d'auteur qu'elle lui ouvre les portes de la presse nationale puisque son premier article publié dans le numéro 234 de *Qui ? Détective* le 25 décembre 1950 porte sur l'épisode fondateur de la Résistance en Louhannais, le massacre de Montcony²¹. René Pacaut

Résistance. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010. (p 155-170) Web.

<<http://books.openedition.org/pur/128787>>.

¹⁸ Sur ce point, outre les articles rassemblés par Laurent Douzou notamment (*Faire l'histoire de la Résistance*. Rennes : Presses universitaires de Rennes, 2010.), voir François Marcot, « Les mots des résistants. Essai lexicographique », *Le Mouvement Social*, vol. 271, no. 2, 2020, pp. 37-50.

¹⁹ René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, Louhans, Presse de l'imprimerie Jules Faisy, 1946, p 95.

²⁰ Alain Vaillant, *Écrire pour raconter* In Dominique Kalifa, Philippe Régnier, Marie-Eve Therenty et Alain Vaillant (dir), *La civilisation du journal*, Paris, nouveau monde éditions, 2011, p 780.

²¹ René Pacaut, On a tué un mort, *Qui ? Détective*, 25/12/1950, p 8-9. L'article est consultable en ligne : <https://www.retronews.fr/journal/qui-/25-decembre-1950/2533/3501743/6>

établit des faits en journaliste et témoin, semblant ainsi objectiver son propos. Est-il pour autant historien, ou cette qualité lui est-elle conférée plus tardivement ?

Constamment réédité, *Maquis dans la plaine* participe d'une construction par strates, par accumulation de témoignages et d'expériences vécues, où d'édition en édition le texte ne change pas, mais se charge d'épisodes ou d'anecdotes nouvelles. Les notes pour les rééditions successives de *Maquis dans la plaine* conservées à l'EBB renseignent la méthode de René Pacaut. Elles ne sont jamais exactement le témoignage recueilli, et apparaissent toujours travaillées par le journaliste qui biffe un mot, creuse, et reproduit telles quelles ces lignes ensuite dans l'ouvrage. Celles-ci s'ajoutent au texte préexistant d'une édition précédente, elles n'en modifient pas ni la teneur, ni la structure. On est ainsi en présence d'un texte par condensations successives, dont seules les préfaces signifient l'augmentation. René Pacaut porte témoignage, que celui-ci soit le fruit d'une première collecte (celle de 1945) incomplète, ou d'échanges postérieurs. Le texte est ainsi paradoxalement *monolithique* (son intention d'écriture reste immuable de 1946 à 2006) et *agrégatif* au fil des rééditions. A ce jeu, les témoignages s'enchaînent mais ne se contextualisent pas en regard des avancées et des controverses sur la Résistance, le devoir de mémoire. Cela, seule la préface y pourvoit. Au jeu des différentes éditions, la préface de la seconde est sans doute la plus éclairante pour notre propos d'aujourd'hui.

Se félicitant de cette réédition, René Pacaut écrit qu'elle répond aux attentes de trois catégories de lecteurs. Ce sont les résistants, puis ceux « qui s'étaient laissés tourmenter par le doute et n'avaient pas su choisir, ceux aussi que les rigueurs de l'âge ou des circonstances avaient retenus loin de l'arène », enfin les « traîtres » et « vendus » :

« C'est que, malgré les calomnies honteusement épandues sur la Résistance par les aboyeurs de Vichy, parfois même à cause d'elles, les Bressans ont voulu connaître la vérité et ils ont lu ce livre. (...). Ils ont préféré, ceux-là, s'élever au-dessus des mesquineries de la parole imbécile qui s'envole avec les souffles de haine, et croire en l'écrit qui reste : la force est en eux. D'autres enfin, les traîtres, les vendus, les mollusques de la marée verte, ont pu oser lire ce livre pour y trouver de nouveaux prétextes à calomnies, des démentis sur l'esprit patriotique des Résistants. Mais tous ces valets d'outre-Rhin, habitués à obéir aux ordres allemands, n'ont pas pu comprendre ces pages rédigées en Français !²² »

Ces mots virulents indiquent le déplacement de l'horizon d'attente du livre. La première édition reposait sur la nécessité de transmettre afin que les bressans s'approprient au filtre de ses héros et martyrs l'histoire de la Résistance et son idéal unitaire – dénoté par l'emboîtement dans le récit de la petite patrie à la Patrie. *Maquis dans la plaine* est l'un des produits de la courte séquence de l'été 1944 à 1946 où « la Résistance fait consensus²³ ». Son lectorat ne

²² René Pacaut, « avant-propos », *Maquis dans la plaine*, Louhans, Jules Faisy, 1947 (2^e édition), np.

²³ « Quelle place pour la Résistance dans la reconstruction identitaire de la France contemporaine ? », In Pierre Laborie, *Penser l'événement 1940-1945*, Paris, Folio, p 375.

peut être alors que celui « des enfants de la Bresse »²⁴ que rien ne clive. René Pacaut dissocie celui-ci en février 1947. La colère sourd derechef de l'avant-propos. Elle trouve sans doute dans l'éviction brutale de Vic de son poste de sous-préfet le 15 décembre 1946 par une mutation comme conseiller au tribunal administratif d'Alsace une part de ses raisons, d'autant que jouent des liens amicaux soudés par l'expérience de la lutte armée. Au niveau local, cette mutation souligne l'une des manifestations nationales de l'échec du projet de la Résistance et le retour (sinon la restauration pour certains) d'un ordre républicain où une part de l'administration ex-vichyste retrouve ses postes. Le sort fait à Vic, et plus généralement aux chefs des maquis, augure en Bourgogne selon la formule de Robert Chantin de « temps difficiles pour les résistants »²⁵. L'image de la Résistance se dégrade et l'horizon mémoriel de René Pacaut se heurte à la difficulté des lectures de ce que fut l'expérience de la clandestinité, qu'il s'agisse de se l'approprier ou, dans un mésusage qu'il attribue aux « traîtres » et « vendus » de s'en emparer pour la déconsidérer, trouver matière à éviction, procès ou restauration d'un ordre que ne souhaitaient pas une part des résistants. Autant de traits qui constituent les prémices du résistancialisme. L'avant-propos par sa véhémence décrit ainsi le nœud gordien de ce que témoigner et écrire pour transmettre l'expérience même de la Résistance et la lutte armée peut signifier en termes de réception dans le contexte de 1947. Au cœur de cette dégradation, il y a le spectre de la lutte armée quand la Résistance passe de l'ombre à la lumière à partir de 1943. Au centre de ce halo toujours plus vif dans l'horizon de la Libération, la forme du maquis autorise après-coup les historiens à évoquer une « maquisardisation » de la mémoire²⁶, prégnante dès 1945. C'est précisément celle-ci qui est sur la sellette à partir de 1947. C'est précisément celle-ci qui construit la trajectoire de *Maquis dans la plaine*. Celle-ci signe le caractère mémoriel de l'ouvrage, invitant, en conclusion, à questionner sa place en regard d'une historiographie toujours plus foisonnante de l'histoire de la Résistance.

Conclure

Comment situer cette écriture singulière de l'histoire de la Résistance dans le paysage historiographique évoquée par Annie Ruget en introduction de cette journée ? Ou plus simplement comment appréhender le dessein de René Pacaut ? Trois lignes, à mon sens, se signalent et s'intriquent, arpentant les apports et les limites, à la veille du 80^e anniversaire de la Libération, de *Maquis dans la plaine*.

D'emblée, face à l'opacité générée après-coup par la clandestinité, et propice à toutes les attaques sur ce que fut la Résistance (comme l'indique la seconde préface de *Maquis dans la plaine*), René Pacaut s'affirme comme un mémorialiste. Il chronique la lutte armée, par le

²⁴ « Avant-propos », René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, Louhans, Presse de l'imprimerie Jules Faisy, 1946, René Pacaut, *Maquis dans la plaine*, Louhans, Presse de l'imprimerie Jules Faisy, 1946 np.

²⁵ Sur l'ensemble de ces points : Robert Chantin, *Des temps difficiles pour les Résistants en Bourgogne. Échec politique et procès 1944-1953*, Paris, L'Harmattan, 2002 p 176-182 et 358-370. Et la relecture de cette thèse par Fabrice Grenard, « La Résistance en accusation. Les procès d'anciens FFI et FTP en France dans les années d'après-guerre », *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, vol. 130, n°2, 2016, p 121-136.

²⁶ L'expression est forgée par Philippe Joutard,. Cf. Philippe Joutard, Jacques Pougol, Patrick Cabanel, *Cévennes, terre de refuge, 1940-1944*, Montpellier, Presses du Languedoc/Club cévenol, 1987, p. 34 et p. 53.

biais des maquis, jusqu'à son effacement comme acteur. L'un des ressorts de cette écriture tient dans une forme de dévolution de la plume par Vic, un autre participe sans doute de ce qui fixe son identité professionnelle, le journalisme et une écriture neutre qui relate. A ce point, dans le concert des premières écritures de la Résistance, René Pacaut collecte des témoignages oraux. Sa pratique, cependant, le distingue d'autres formes d'écritures pourtant alors très proches : René Pacaut collecte en journaliste, retravaillant le style même du témoignage, biffant là, retranchant ici. Son écriture, toujours économe de mots dans la description tient ici encore au calibrage du journalisme. On ne peut ainsi s'étonner que Montcony soit le thème de son premier article pour *Détective*, davantage voué dans l'image que l'on se fait du titre, aux faits-divers. *Maquis dans la plaine* prend ainsi position dans le massif des premiers écrits appelés à fournir les matériaux d'une première histoire de la Résistance. Une position singulière, celle d'une plume mémorialiste qui, dans l'horizon du second bataillon du BCP des FFI qui concourt à la Libération de la France en conte l'aventure héroïque. Ici, il faut soutenir cette hypothèse de l'écoute attentive des entretiens que René Pacaut donna à Radio Bresse sur l'histoire de la Résistance.

Seconde ligne, sécante à celle-ci, les rééditions successives de *Maquis dans la plaine* procèdent par condensation. Les témoignages s'ajoutent au texte initial, et celui-ci n'est jamais retouché, réécrit. La pagination s'alourdit sans que le texte ne se reconfigure au fil du développement de l'histoire de la Résistance, tant sur le plan national, ou proche, de l'historiographie des maquis (comme le Morvan pris en charge par l'Ub, et notamment Marcel Vigreux), que sur le plan local avec l'apport des travaux et des témoignages d'autres acteurs de la Résistance bressanne. Dès 1945, forçant le silence de la clandestinité, René Pacaut sculpte un monument mémoriel aux maquis FFI bressan. Ici, l'expression « dans la plaine » s'entend en contre-point de l'héroïsation mémorielle des maquis de l'Ain et de Savoie. Ce monument et c'est le propre de tout monument, dicte les conditions de sa visite. Ainsi *Maquis dans la plaine* structure pour partie l'histoire qui s'écrit de la résistance en Bresse : son caractère de chronique, la neutralité du style, concourent à cet usage entre matériaux pour une histoire et récit. Il faut entendre, et comprendre, ce biais d'écriture, pour éprouver les limites de l'ouvrage.

Celles-ci s'inscrivent dans la tripartition mémorielle du conflit entre mémoire de la déportation, mémoire de Vichy, mémoire de la lutte armée. Seule celle-ci résonne dans *Maquis dans la plaine*. Il y a, dans la première édition, l'évidence d'une expérience de la guerre et de Vichy proche qui explique en partie que René Pacaut se dispense de toute référence à la résistance civile, passive, à l'accommodement. Cette évidence cesse dès la préface de la seconde édition, et pourtant le texte ne bouge pas, enserré dans sa forme mémorielle du tombeau littéraire. Les préfaces se succèdent, s'appuyant logiquement sur un devoir de mémoire qui n'est pas exactement un devoir d'histoire en ceci que la contextualisation large n'est jamais présente dans le corps du récit. Chemin faisant, *Maquis dans la plaine* dit la lutte armée obstinément, fidèlement mais n'appréhende pas exactement l'espace en guerre qu'est la Bresse bourguignonne. Le moment Cordier, quand l'archive écrite « discrédite » le témoignage oral, quand ensuite s'ouvrent les archives de l'État, celles de la répression, exige dans l'après-coup une revisite de *Maquis dans la plaine*, de la genèse de son écriture et de l'inscription de ce qu'elle chronique dans l'épaisseur de Vichy et des comportements sociaux lors de l'occupation. Ce serait là redonner tout son souffle à une entreprise mémorielle et son écriture singulière de la Résistance.

Dans son entièreté, l'ouvrage précède « le moment Daniel Cordier » de l'écriture de l'histoire de la Résistance²⁷. Il se tisse de témoignages et de l'expérience vécue de l'auteur, se métisse dès la seconde édition de l'apport d'autres résistants, par le biais d'une correspondance nourrie que les archives de René Pacaut, déposées à l'EBB et en cours de classement, permet d'entrevoir. Cette écriture précède ainsi le moment Daniel Cordier, soit cette inflexion où l'écrit, l'archive administrative, prit le pas sur le témoignage des acteurs, moteur initial d'une histoire qu'il fallait écrire dès 1945. Je souhaite, ici, dans le temps court de cette intervention, interroger de prime abord cette nécessité d'écriture chez René Pacaut en 1945. Il s'agit ensuite d'entendre comment *Maquis dans la plaine*, au fil de ses éditions, réitère une prise d'écriture initiale et singulière dans le champ de l'histoire de la Résistance en Bresse. En conclusion, considérant que l'ouvrage est avant tout un monument mémoriel à une lutte par nature clandestine qu'il s'agissait de révéler, il devient possible d'entrevoir comment ce monument dicte les conditions mêmes de sa visite, soit celle de l'écriture de l'histoire de la Résistance en Bresse, au moment où les archives s'ouvrant, une nouvelle phase scripturaire est possible.

²⁷ Laurent Douzou, *Le moment Daniel Cordier. Comment écrire l'histoire de la Résistance ?* Paris, CNRS éditions, 2021.

**Lire les traces de l'histoire de la Résistance :
une archéologie contemporaine des maquis du Morvan**
Julien Lauzanne, (doctorant), Jean-Pierre Garcia (professeur),
UMR 6298 ARTEHIS, Université de Bourgogne.

Introduction – Archéologie et traces de l’histoire contemporaine

L'histoire récente, celle du XXe siècle, laisse derrière elle des traces matérielles, des objets, des sites, qui, s'ils ne sont pas effacés méritent d'être étudiés au même titre que ceux que l'archéologie plus classique a l'habitude de mettre au jour et d'exposer. L'histoire contemporaine peut être désormais, non plus seulement le fait des historiens travaillant à partir de textes de différentes natures et de l'iconographie, mais aussi mise à l'épreuve de la preuve matérielle archéologique. C'est une discipline récente qui s'est développée en France surtout depuis une dizaine d'années et dont les principaux résultats commencent à être synthétisés dans des ouvrages comme ceux de la collection *Archéologie de la France* publiée à la Découverte ou les publications de l'INRAP²⁸.

Au sein de celle-ci ce s'est distinguée une archéologie des conflits (*Battlefield archaeology*) selon la terminologie des travaux pionniers en Grande-Bretagne). C'est l'effet de lumière portée par les commémorations des deux grands conflits mondiaux depuis 2014 qui ont accentué en France l'intérêt pour ces fouilles sur des sites moins habituels²⁹ : tranchées françaises et allemandes dans l'Est de la France, hôpitaux en arrière du front, camps de prisonniers, fortifications du mur de l'Atlantique, abris civils anti-aériens en Normandie, crashes d'avions alliés et allemands, et même, les camps de concentration. Le souci mémoriel qui a été à l'origine de ces recherches³⁰ tend cependant à s'estomper au profit de motivations plus historiques ou patrimoniales découlant de la loi sur l'archéologie préventive qui prévaut en France depuis 2001 lors de constructions et d'aménagements d'importance.

Pour la Seconde guerre mondiale, la Bourgogne n'était pas sur la ligne de front principal mais une région de circulation et de transit de troupes, de matériels et d'avions qui ont laissé des traces et des sites archéologiques. Le premier que l'on peut citer est celui de la station radar allemande « *Dackel* » sur la commune de Saint-Jean-de-Bœuf sur les hauts-plateaux de

²⁸ Florence Journot et Gilles Bellan, *Archéologie de la France moderne et contemporaine*, éditions La Découverte, 2011. Inrap.

²⁹ Yves Desfossés Alain Jacques, Gilles Priloux, *Archéologie de la Grande Guerre*, INRAP et Editions Ouest-France, 2008. *Archéologie de la Grande Guerre*, Archéothéma, 35, juillet-août 2014. Vincent Carpentier et Cyril Marcigny, *Archéologie du débarquement et de la bataille de Normandie*, INRAP et Editions Ouest-France, 2014. Vincent Carpentier, *Pour une archéologie de la Seconde Guerre mondiale*, ed. la Découverte, 2023. Cyrille Billard, Vincent Carpentier, Stéphanie Jacquemot, Michael Landolt, Jean-Pierre Legendre et Cyril Marcigny, *Archéologie des conflits contemporains*, Revue Archéologique de l'Ouest, suppl. 13, 2024.

³⁰ On rappellera la fouille en 1991 dans la Meuse de la tombe de l'écrivain Fournier, l'auteur du *Grand Meaulnes*; <https://archeologie.culture.gouv.fr/archeologie1418/fr/alain-fournier-1886-1914>. Voir à ce sujet : Laurent Olivier, *Le sombre abîme du temps -Mémoire et archéologie*, Le Seuil, 2008.

Côte-d'Or³¹ : il s'agit d'un ensemble de ruines de bâtiments en béton et en briques, aux fonctions d'hébergement permanent, et des locaux techniques où opéraient environ 200 hommes de 1942 à 1944 chargés de repérer les passages de bombardiers alliés en direction de l'Italie et de guider les chasseurs de nuit qui devaient les abattre. Il subsiste encore aussi des bases en béton des antennes radars conservées sous la forêt qui a repoussé depuis 80 ans.



Fig. 1 – Vestiges de la soute à munitions de la station Radar « Dackel », Saint-Jean-de-Bœuf (21).

Un autre site archéologique fouillé en 2014 et qui nous rapproche de la Résistance est celui du crash d'un avion anglais de la RAF « Halifax » à Aubigny-la-ronce en Côte-d'Or. L'appareil était chargé de parachuter armes et munitions aux maquis du secteur de Seurre mais il s'est écrasé dans la nuit du 11 septembre 1944 sur les pentes d'une colline. Les restes de l'avion ont été par la suite ferrailés, récupérés, recyclés mais beaucoup de vestiges de moindre taille sont restés sur place et ont été progressivement recouverts par la forêt qui a remplacé la vigne à cet endroit où seul d'un monument commémoratif en garde témoignage. En 2014,

31 Le site a été mis en valeur par Marcel Fribourg et grâce au témoignage d'un ancien soldat allemand (A. Lamparski) qui a servi sur la base Dackel jusqu'en 1944 : Michel Barastier, Marcel Fribourg et Arthur Lamparski, *Dackel, Camp de détection aérienne ou Saint-Jean-de-Boeuf à l'heure allemande*, chez l'auteur, 1995. Nicolas Marquis, *Contribution à l'archéologie contemporaine : étude de la station radar allemande Dackel (1942-1944)*. Mémoire de master AGES de l'Univ. de Bourgogne, sous la direction d'Alexandre Coulaud, Frédéric Devevey et Jean-Pierre Garcia, 2016.

ce lieu a fait l'objet d'une fouille préventive³² qui a permis de retrouver outre quelques restes de l'épave, surtout ceux de sa cargaison (munitions, chargeurs d'armes individuelles, fragments de parachutes) mais aussi des fragments importants de l'avion qui ont été dispersés et récupérés à l'époque et gardés comme souvenirs dans les villages et les fermes alentour. On notera que la plupart des traces et sites mentionnés ont pu être conservés grâce à la repousse de la végétation puis de la forêt. C'est en effet une condition importante pour la conservation de ces vestiges récents : celle de l'abri du regard offert par la végétation pour l'oubli et le non-recyclage des restes matériels considérés. Depuis une dizaine d'années aussi, la généralisation d'une technique permet justement de révéler ces traces que nous n'aurions pu mettre en évidence à cause de ce couvert forestier. Il s'agit de l'imagerie LiDAR (Light Detection And Ranging) qui mesure de façon très précise la surface du sol grâce à un faisceau laser embarqué sur un avion, un hélicoptère ou un drone. Ainsi peuvent être reconstitués les microreliefs centimétriques du sol sous la forêt, à même de révéler des traces de murs, des tranchées, des structures, que l'on peut interpréter ensuite en les vérifiant au sol sur le terrain. C'est ainsi que l'on a pu mettre en évidence les seules traces conservées d'un événement éphémère : le bombardement de la gare de triage de Perrigny-Gevrey-Chambertin en juillet 1944. Près de la voie ferrée, dans un petit bois rectangulaire isolé au milieu des champs cultivés, apparaissent de multiples trous en entonnoir, parfois remplis d'eau que l'on interprète comme des cratères des bombes.

Ils ne sont plus visibles aujourd'hui sauf en sous-bois mais apparaissent clairement et remplis d'eau sur une photographie aérienne de 1953³³ et disparaissent du regard progressivement ensuite, cachés par les buissons et les arbres. Ils ne devaient pas être aussi isolés mais ce sont les seuls cratères conservés de cet événement. C'est finalement l'absence de nivellement et de rebouchage des cratères de bombes lors de la remise en état des terrains qui en ont permis la conservation et la repousse des arbres qui les invisibilisent. Ainsi, cette petite parcelle garde le relief, les traces en creux du bombardement de 1944. Ce petit exemple offre un enseignement important pour la démarche de recherche : on voit finalement ce qui nous est accessible visuellement par le LiDAR et en surface du terrain, c'est ce qui n'a pas été effacé par des processus humains ou naturels.

Tous ces exemples ouvrent la démarche qui va suivre concernant les traces des maquis du Morvan :

³² Sous la direction de Frédéric Devevey (INRAP) ;

https://www.academia.edu/14798914/M_Bonnet_A_Coulaud_F_Devevey_2015_Handley_Page_Halifax_Mark_V_Special_LL332_Crash_du_11_septembre_1944_Aubigny_la_Ronce_Côte_dOr

³³<https://remonterletemps.ign.fr/comparer/?lon=5.004545&lat=47.231215&z=16.8&layer1=19&layer2=10&mode=split-h> En faisant un cliquer- glisser sur les flèches au centre de l'image, on peut voir apparaître des trous d'obus sur la photo ancienne à la place du bois qui figure aujourd'hui.

- les vestiges sont conservés sous la forêt et grâce à la forêt où elle a repoussé (cratères de bombes de 1944, crash du Halifax, station radar Dackel).
- -grâce à l'imagerie LiDAR, on peut détecter et rendre à nouveau visibles des vestiges sous forêt ;
- il est impérieux de vérifier au sol les structures mis en évidence, les fouiller pour en connaître l'âge, la fonction et les conditions de conservation.
- -il faut aussi faire l'histoire de leur devenir et des usages de la forêt jusqu'à aujourd'hui pour expliquer cette conservation et leur signification.

Traces des maquis du Morvan sous forêt

Il est important de résumer rapidement l'histoire de la Résistance dans le Morvan durant la Seconde Guerre mondiale. Le Morvan, avec sa dense couverture forestière, l'absence de voies ferrées ou de routes principales, l'habitat dispersé et sa proximité avec la ligne de démarcation, a rapidement été choisi par les résistants comme lieu de refuge idéal. Dès 1942, la région voit l'émergence de groupes de passeurs et de résistants qui mènent les premières actions contre l'occupant, notamment par le sabotage récurrent de presses à fourrages et la réception du premier parachutage d'armes et ressources pour les sabotages, le 22 novembre 1942³⁴.

Au cours de l'année 1943 et au début de l'année 1944, les résistants créent les premiers maquis. Ceux-ci servent de refuge aux réfractaires au Service du Travail Obligatoire mis en place par l'Allemagne et le gouvernement de Vichy, tout en continuant les actions contre l'occupant. Durant cette période, les maquis du Morvan ne sont composés que de quelques groupes d'au mieux, plusieurs dizaines de résistants³⁵.

Ce n'est qu'à partir de 1944 que les alliés intensifient leur soutien et encadrement des groupes de résistants à travers plusieurs missions (Isaac ou Verveine, Special Executive Operations et Special Air Service)³⁶. Grâce à celles-ci, les résistants et les opérateurs alliés reçoivent de nombreux parachutages, leur permettant de multiplier les actions contre l'occupant et d'accueillir un nombre croissant de maquisards jusqu'à atteindre, pour certains maquis, comme le maquis Bernard, plus d'un millier de membres à la libération en septembre 1944⁷.

En réponse à l'augmentation des opérations réalisées par la Résistance à cette période, les forces allemandes intensifient leurs actions contre les maquis dans le but de les déloger. Ils réalisent alors des attaques importantes contre les maquisards (Vermot, Chaumard, Crux-la-Ville, etc.), mais aussi des représailles contre les civils, plusieurs villages furent brûlés

³⁴ Catherine Choffel, *Le maquis Camille : un exemple de Résistance en Morvan*, 2021, Morvan terre de Résistance – A.R.O.R.M.

³⁵ Jacques Canaud, *Les maquis du Morvan (1943-1944)*, Château-Chinon, Académie du Morvan, 1995 ; Marcel Vigreux, *Le Morvan pendant la Seconde Guerre mondiale, témoignages et études*, Clamecy, A.R.O.R.M., 2020 ; Jean-Claude Martinet, *Histoire de l'Occupation et de la Résistance dans la Nièvre 1940-1944*, La Charité-sur-Loire, éditions Delayance, 1987

³⁶ Mc Luskey J. Fraser, *Parachute Padre: Behind German Lines with the SAS France*, 1944, Londres, SCM Press, 1951



Fig. 2 - Carte des maquis du Morvan

comme rétorsions aux opérations menées par la Résistance (Dun-les-places, Planchez, Montsauche-les-Settons, etc.)⁷.

La libération du Massif a finalement lieu en septembre 1944 par l'armée du général de Lattre venue de Provence qui participe et libère Autun avec l'aide des maquisards le 10 septembre⁷.

Malgré le caractère clandestin et leur durée relativement courte jusqu'à parfois quelques mois ou semaines, ces implantations humaines ont été intenses et ont possiblement demandé une logistique importante pour permettre aux résistants de se loger et de se cacher dans les bois. Pour cette raison et suite au développement de l'archéologie contemporaine, une étude de cette période de notre histoire à travers le spectre de l'archéologie a été entreprise.

Un premier travail a d'abord été réalisé sur les archives, témoignages et travaux historiques disponibles pour localiser au mieux les maquis et autres sites clandestins du massif ainsi que pour avoir une première idée des traces qu'ont pu laisser ces implantations humaines dans les forêts du Morvan. L'étude archéologique a ensuite pu commencer à travers l'utilisation de données LiDAR réalisées sur le massif en 2019 pour repérer les traces morphologiques encore présentes dans les forêts du Morvan, vestiges des aménagements réalisés par les résistants. Enfin, la réalisation de prospections pédestres sur plus d'une trentaine de ces sites a permis la vérification sur le terrain des structures repérées sur les données LiDAR ainsi que la découverte d'objets laissés sur place par les résistants à l'abandon des sites.

De nombreux aménagements creusés par les maquisards subsistent dans les forêts du Morvan sous la forme de dépressions micro topographique. Celles-ci sont variées et représentatives des différentes périodes de l'activité de la Résistance dans le massif.

Il n'existe pas, à priori, d'aménagements dont les traces sont encore visibles pour les périodes de 1942 et début 1943. Les groupes de résistants sont alors peu nombreux et très mobiles. Ils se logent soit sous tentes et sont amenés à se déplacer régulièrement, soit chez l'habitant et sont alors protégés en échange de leur main d'œuvre ou encore dans des

bâtiments abandonnés que l'on peut encore retrouver, mais qui ne laissent aucune trace du passage des résistants³⁷.

Une grande partie des aménagements réalisés par les maquisards sont en lien avec le logement et semblent marquer la période des premières implantations de maquis au cours de l'année 1943 et une partie de l'année 1944.

Avant l'été 1944, dans les sites les plus précoces, les logements prennent la forme de cabanes enterrées qui se marquent dans la topographie par des creux rectangulaires dans les pentes et les sols pouvant atteindre plus de 2 mètres de profondeurs (Figure 3). L'enterrement des cabanes à cette période peut s'expliquer par une volonté de camoufler les structures et de se protéger du climat froid du Morvan, les résistants prévoyant possiblement d'y passer l'hiver 1943. Il est également possible d'imaginer qu'à cette période de la guerre, les maquisards ne sachant pas combien de temps celle-ci va durer, pensent à réaliser des logements plus durables.

Avec l'arrivée massive de nouveaux résistants durant l'été 1944, l'utilisation de cabanes enterrées semble cesser, probablement en raison de l'avancée des Alliés sur le territoire français et du recul de l'armée allemande qui a pu conforter les résistants dans l'idée que la libération est proche. L'utilisation de cabanes sur poteaux et, plus souvent, de tentes en toiles de parachute est alors privilégiée, ce qui ne laisse pas de traces détectables au sol par nos méthodes d'études.

D'autres aménagements spécifiques à certains maquis ont été mis en évidence. Ils répondent à des problématiques de cette période de la guerre où les Allemands sont plus actifs dans l'attaque des maquis tandis que ces derniers sont plus nombreux, mieux armés et peuvent alors plus facilement tenir leurs positions.

Sur les camps du maquis Bernard et du maquis Chaumard (Figure 2), des barrages en pierres sont construits sur des ruisseaux pour créer des réservoirs d'eau pour l'été 1944 et la période supposément plus sèche.

On peut aussi citer, des abris pour véhicules repérés au maquis Louis (Figure 2), creusés en bordure du chemin forestier menant au camp. Ces abris prennent la forme de creusements adaptés à la taille des véhicules, permettant de les isoler les uns des autres en cas d'incendie ou d'attaque et évitant alors de perdre la totalité du parc-auto tout en facilitant leur camouflage.

Les résistants ont également mis en place des structures de défense passive. Par exemple, au maquis Bernard (Figure 2), un grand nombre de tranchées crénelées, de quelques dizaines de mètres de longueur, ont été retrouvées. Ces tranchées, creusées à proximité des tentes et des cabanes, permettaient aux maquisards de se cacher en dessous du niveau du sol lors d'attaques aériennes allemandes. Il est probable que ces structures soient également utilisées comme position défensive lors d'une attaque du camp. Ces fossés reprennent la forme de structures de défense passive civile figurant dans les manuels de la Direction de la sûreté générale avant le début de la guerre³⁸.

³⁷ Jacques Canaud, *Les maquis du Morvan (1943-1944)*, Château-Chinon, Académie du Morvan, 1995 ; Catherine Choffel, *Le maquis Camille : un exemple de Résistance en Morvan*, 2021, Morvan terre de Résistance – A.R.O.R.M. ; Pierre Ducroc, *Maquis Socrate, Nivernais – Morvan*, Nevers, 1987 ; Lucien Gabereau, *Souvenirs d'un loupveteau (avril 1942 – septembre 1944)*, Dornecy 1992

³⁸ Ministère de l'Intérieur, Direction de la sûreté générale, 4e bureau, Défense Nationale, *Instruction pratique sur la défense passive contre les attaques aériennes* : 25 novembre



Fig 3 – Exemple de vestige de cabane installée dans une pente au maquis Socrate.

Enfin, les aménagements les plus difficiles à identifier sont les postes de garde situés en bordure des forêts et des chemins menant aux maquis. Ces postes, parfois décrits dans les textes comme de simples sentinelles camouflées, d'autres fois comme des « trous d'homme », de petites fosses ovales permettant à une ou deux personnes de se poster avec un fusil-mitrailleur ou encore comme des tranchées¹¹. En raison de leur taille et de leur forme, ces structures sont difficiles à distinguer des creux naturels ou en lien avec les activités forestières. Malgré cela, quelques fossés arrondis ont été identifiés au maquis Serge (Figure 2), et des structures similaires à des trous d'homme ont été localisées aux emplacements mentionnés dans les archives et témoignages³⁹.

Outre ces aménagements laissant des traces dans la microtopographie, un nombre important d'objets a été laissé ou perdu sur place par les résistants lors de l'abandon des sites à la libération ou après-guerre.

La majorité des objets retrouvés proviennent des parachutages réceptionnés par les maquisards et agents alliés du SAS et SOE installés dans le massif. Ces objets incluent des restes de containers et de paniers wire, avec une prédominance de cellules de containers type H,

1931, Nancy, Éditions Berger-Levrault, 1935

³⁹ Musée de la Résistance en Morvan, R 24 Camille, Témoignage d'un résistant en garde lors de l'attaque du château de Vermot ; Amicale des anciens du maquis Bernard, *Résistances en Morvan*, 2008 ; Sirdey, *Les Loups, un maquis parmi les maquis du Morvan*, Imprimerie générale de la Nièvre, Nevers, 1947.

utilisés pour acheminer des ressources, des explosifs et des armes de petite taille. On trouve également des containers type C et CLE MK III, qui permettaient l'envoi d'armes plus longues telles que des fusils et des fusils-mitrailleurs⁴⁰. Enfin, on observe des fragments de parachutes en matériaux synthétiques qui ont facilité leur conservation en forêt, sous la forme de suspentes et voilures (Figure 5). Ces dernières ayant été utilisés par les résistants pour rapiécer des vêtements et surtout pour créer des tentes⁴¹.

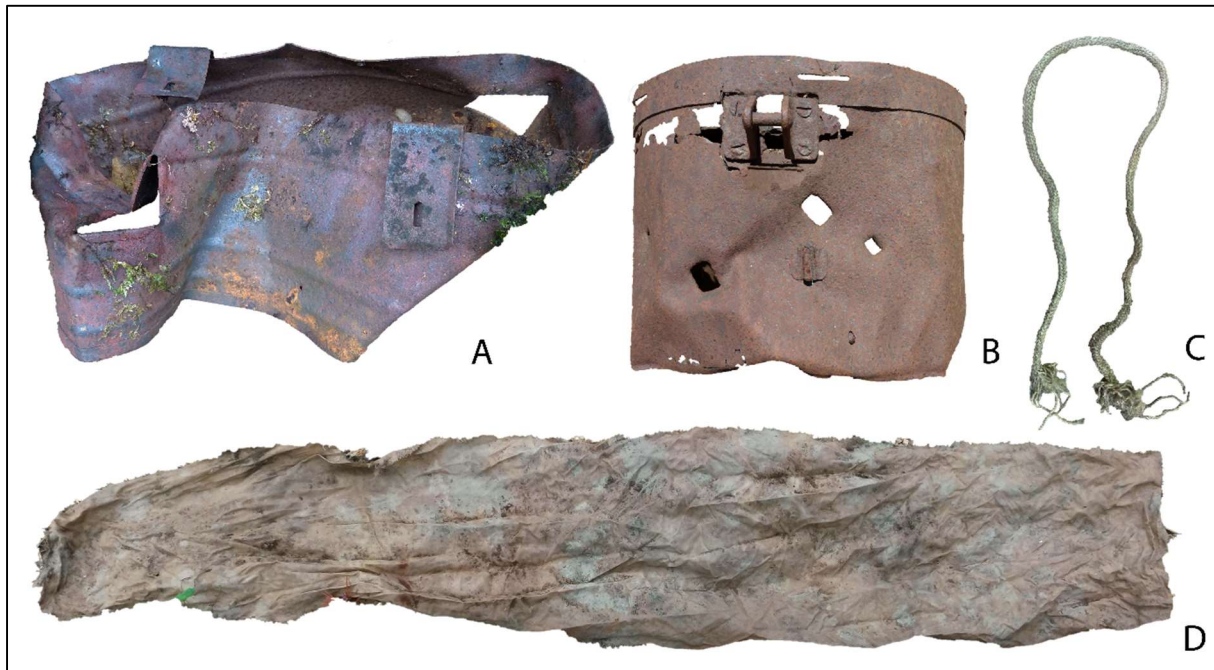


Fig. 4 – Exemples d'objets militaires retrouvés sur des maquis (A : Cage à parachute de containers type H ; B : Cellule à accroche de containers type H ; C : Suspente de parachute ; D : Voilure de parachute).

En plus de ces objets militaires, certains vestiges de la vie quotidienne des maquisards ont été découverts. Parmi eux, on trouve des pièces de chaussures (Semelles et talons) et d'habits, majoritairement en cuir, ainsi que de rares boutons en métal ou en nacre (Figure 6). Il pourrait s'agir de restes de vêtements réutilisés par des cordonniers et travailleurs du cuir pour rapiécer les éléments endommagés par les maquisards ou simplement être les restes de vêtements trop usés pour être utilisés et récupérés à la fin de la guerre.

Une grosse partie des objets retrouvés sont également des restes en lien avec les cuisines et l'alimentation. Nous pouvons noter des morceaux de poêles métalliques, des cerclages de tonneaux, des ustensiles de table (fourchettes, cuillères, verres, assiettes et divers contenants en céramique), ainsi que de rares boîtes de conserve et quelques os de bovins souvent marqués de traces de découpe de boucherie qui semblent montrer jusqu'à une récupération de la moelle pour la cuisine (Figure 6).

⁴⁰ Stephen Hart et Chris Mann, *Manuel du résistant, guide pratique de sabotage à l'usage du maquis en territoire occupé*, éditions Acropole, 2025 ; Mark Seaman, *Secret agent's handbook*, Londres, Max press A Division of little books ltd, 2008

⁴¹ Jacques Canaud, *Les maquis du Morvan (1943-1944)*, Château-Chinon, Académie du Morvan, 1995

De plus, des bouteilles ou des morceaux de bouteilles de vin jonchent le sol de certains sites (Figure 6). Bien que ces bouteilles puissent avoir été utilisées par les maquisards au cours de la guerre, leur présence en surface pose des questions d'hygiène et de sécurité, les reflets du soleil ou de la lune sur le verre pouvant être repérés par une patrouille au sol ou aérienne⁴². Il est plausible qu'elles soient les vestiges d'une dernière « fête » avant l'abandon des camps à l'avancée de la libération ou lors de la libération même du Morvan. Si certaines de ces bouteilles semblent bien être d'époque, il arrive également de trouver dans les bois des bouteilles plus récentes pouvant être les vestiges de quelque commémoration ultérieure. Ces bouteilles sont souvent accompagnées de restes de fleurs et de fanions en plastique ou de bocaux en verre pour des bougies.



Fig. 5 – Exemples d'objets retrouvés sur des maquis (A : semelle de chaussure masculine ; B : Cuillère, C : Couvercle de marmite en fonte ; D : Bouteille de vin de Bourgogne ; E : Tête d'os de bovin coupé et présentant des traces de découpe).

Plus rarement, aux emplacements des parcs-autos et garages des maquis, sont retrouvés des éléments de véhicules en tout genre. Dans un cas spécifique, une carcasse de voiture désossée et abandonnée sur place par les résistants est encore observable dans les bois du maquis Socrate (Figure 2).

Enfin, s'il ne s'agit pas d'objets communs, il est également possible de mettre au jour les traces des combats suite aux attaques allemandes contre les maquis. On retrouve de nombreux charbons de bois là où des cabanes ont brûlé ainsi que plus rarement, des morceaux de tôles avec des impacts de balles ainsi que des morceaux de verre refondus ou présentant des traces de feu.

⁴² Jacques Canaud, *Les maquis du Morvan (1943-1944)*, Château-Chinon, Académie du Morvan, 1995 ; Alec Prochiantz, *Promenons-nous dans les bois*, Société des écrivains, 2011 ; Noëlle Renault, *le maquis Serge*, éditions Sutton, 2014

Malgré l'aspect militarisé des maquis, les objets retrouvés sur les camps sont variés et sont un mélange d'équipements militaires et d'objets civils du début et milieu du XXe siècle.

Ces découvertes mettent en lumière l'adaptation des maquisards à leurs conditions de vie particulières, ainsi que leur capacité à utiliser les ressources locales et leur savoir-faire pour survivre et résister dans les conditions difficiles des forêts du Morvan.

Ces vestiges récents par ce qu'ils sont récents et non protégés, sont encore visibles en surface du sol et sont donc très vulnérables aux activités humaines et aux intempéries. En effet, les sites faisant l'objet de visites régulières, comme c'est le cas du maquis Bernard sur la commune d'Ouroux-en-Morvan, sont les plus vulnérables aux ramassages de surface ainsi qu'au pillage archéologique. De plus, les aménagements de mémoire et du patrimoine réalisés directement sur les sites ont parfois été réalisés sur les aménagements d'époque, rendant alors difficile l'étude de ceux-ci par l'archéologie.

À l'inverse, les sites moins connus ne sont pas non plus protégés des activités humaines. En effet, s'ils subissent moins de pillages, ils ont tendance à être plus vulnérables aux exploitations forestières. Il est régulier d'observer des modifications ou destructions de structures que ce soit par des coupes de parcelles ou bien par l'aménagement de chemins et routes forestières passant parfois sur les anciens emplacements des maquis comme c'est le cas dans les années 1980 (Figure 7).

Cette étude encore en cours à travers une thèse à l'université de Dijon montre donc que les maquis du Morvan ont laissé des traces perceptibles dans le paysage forestier du Morvan sous la forme d'aménagements creusés et d'objets abandonnés sur les sites. Elle a aussi montré l'intérêt d'étudier ces sites à travers le spectre de l'archéologie, les sites de maquis étant riches en informations encore disponibles et étant particulièrement vulnérables aux activités humaines depuis leur abandon.



Fig. 6 – Effet d'une coupe forestière sur les vestiges d'une cabane enterrée, photo de la structure après la coupe en 2022.

André JEANNET, un archiviste-historien de la Résistance

Michel DEBOST, professeur d'histoire retraité



Depuis la Libération, nombreux ont été les ouvrages consacrés à l'Histoire de la Résistance, telle qu'elle s'est manifestée à travers différents territoires du Département, qu'il s'agisse de livres –témoignages publiés par d'anciens responsables ou acteurs de la Résistance (à l'exemple de René Pacaut ou Robert Fichet pour la Bresse louhannaise) ou d'articles publiés dans des revues d'associations historiques locales par des « historiens » locaux (à l'instar des Amis des Arts et des Sciences de la Bresse Louhannaise). Par ailleurs, des ouvrages traitant, à propos de thématiques transversales de la Résistance, souvent à l'échelle de la Bourgogne toute entière, tout en prenant appui sur des exemples locaux, ont été publiés par des historiens universitaires de l'Université de Bourgogne, à l'instar de Robert Chantin⁴³ ou Jeanne Gillot-Voisin⁴⁴ même si certains d'entre eux, comme Jean Yves Boursier, ne dédaignent pas

⁴³ Robert Chantin. *Des temps difficiles pour des résistants de Bourgogne. Échec politique et procès 1944-1953*. L'Harmattan, 2002, 416p.

⁴⁴ Jeanne Gillot-Voisin. *Chemins de dames dans la Résistance bourguignonne*. Cléa Micro-édition, 1999, 219p.

d'évoquer des parcours de résistants « symboliques »⁴⁵. Avec André Jeannet nous avons un historien purement « saône-et-loirien » qui a consacré sa vie à l'Histoire de la Résistance sous tous ses aspects dans le Département, en l'inscrivant dans le cadre plus général de la Seconde guerre mondiale, comme l'indiquent les titres de ses ouvrages.

Contenu de la projection :

Quelques éléments biographiques, pour comprendre un parcours humain et professionnel original qui fera d'André Jeannet un historien de la Résistance en Saône-et-Loire

- Né le 3 janvier 1926 à Montmerle-sur-Saône, dans une famille ouvrière, André Jeannet fit une grande partie de ses études à Belleville-sur-Saône.
- C'est ainsi qu'après le Certificat d'études primaires, il entra au Cours supérieur avant d'accéder au Cours Complémentaire. Il y rencontra une certaine Madame Jamot qui fut son professeur préféré, ainsi que son mari, avec lesquels une relation d'amitié naîtra, qui marquera durablement sa personnalité. C'est par eux qu'il adhéra au Mouvement des Auberges de Jeunesse.
- En 1942, il entra dans une école technique de Villefranche-sur-Saône, où il ne fit qu'une année, et en octobre 1943, à 17 ans, il intégra le Groupement des Contrôles électriques, à Hauterive près de Vichy, un service du gouvernement de Vichy noyauté par la Résistance. Il faisait alors partie d'un mouvement issu du Centre laïque des Auberges de jeunesse, « Les camarades de la route », qui servait de façade au mouvement de Résistance des JLC Jeunes Laïques Combattants. C'est dans ce contexte qu'André Jeannet fut sensibilisé au combat de la Résistance.
- En 1945, il entre à la Préfecture de Saône-et-Loire pour y faire carrière jusqu'en 1974 comme cadre administratif, avant d'intégrer, à l'âge de 48 ans, les Archives départementales de Saône-et-Loire, où il est recruté comme chargé de mission par Raymond Oursel (directeur des Archives départementales de 1963 à 1986).
- Il est chargé de l'informatisation des fonds d'archives, ainsi que (et ce sera déterminant) de l'inventaire des versements de la période 1939 -1945. Il est ainsi aux premières loges pour s'engager dans un travail de longue haleine, qui lui permettra de retrouver ses engagements de jeunesse, pour faire œuvre d'historien de la Seconde Guerre mondiale en Saône-et-Loire, et particulièrement de la Résistance.

⁴⁵ Jean-Yves Boursier. *Armand Simonnot, bucheron du Morvan. Communisme, résistance, maquis*. L'Harmattan, 2013, 302p.

- Il le fera avec le soutien et l'accompagnement d'une historienne « officielle », Marie Hélène Velu, agrégée d'Histoire, en poste au Lycée de Mâcon, fonction qu'elle partage avec celle de collaboratrice au service pédagogique des Archives de Saône-et-Loire. C'est elle qui lui transmettra la méthodologie et les principes de rigueur que doit mettre en œuvre un historien digne de ce nom.



Fig. 1 - Marie Hélène Velu (1910- 1998) et André Jeannet (1926-2013)

Ecrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale et de la Résistance

- Les deux historiens mâconnais étaient reconnus comme correspondants pour la Saône-et-Loire des institutions évoquées en introduction.
 - Marie Hélène Velu est devenue en 1973, correspondante du Comité d'Histoire de la 2e Guerre mondiale présidé par Henri Michel (constitué en 1951 par la fusion de la Commission d'Histoire de l'Occupation et de la Libération (CHOLSF, créée en 1944) et du Comité d'Histoire de la Guerre, créé en 1945)
 - André Jeannet est devenu correspondant de l'Institut d' Histoire du Temps Présent (IHTP – CNRS), lorsque celui-ci a été institué en 1978 pour succéder au Comité précédent.
 - Des méthodes de travail fondées sur l'usage de sources diversifiées
 - Les documents d'archives de la période 1939-45, dont les historiens disposent d'autant plus facilement qu'André est chargé de les inventorier
 - Les entretiens enregistrés avec d'anciens résistants, identifiés et localisés grâce aux documents d'archives sus-mentionnés
- Des témoins de l'époque

- Une bibliographie abondante, qui s'accroît au fur et à mesure des publications, constituée d'ouvrages généraux sur la période, ou de publications à caractère régional ou local

Un compagnonnage intellectuel, à l'origine de 3 ouvrages (+1), dont les deux premiers furent cosignés

La Seconde République en Saône-et-Loire Editions Groupe 71, 1984	Glossaire du langage populaire de Saône-et-Loire 14 ^e /19 ^e siècles – Compte d'auteur, 1996
La Saône-et-Loire dans la guerre Editions Horvath, 1984	L'Occupation et la Résistance Collectif, Amis de l'ANACR, Mâcon, 1998
L'Occupation et la Résistance en Saône-et-Loire Editions des auteurs, 1991 (coauteur M. H. VELU)	Petite biographie mâconnaise Etudes Mâconnaises, n°1, Mâcon, 2000
Mâcon et ses maires ouvrage collectif, C.P.E.M., 1992	Le commerce du vin... autrefois XVII ^e – XVIII ^e siècles Etudes Mâconnaises, n°4-5, 2002
Azé de la préhistoire à la fin du 19 ^e siècle Editions de la commune, 1992	La Seconde guerre mondiale en Saône et Loire Occupation et Résistance JPM Editions, Mâcon, 2003

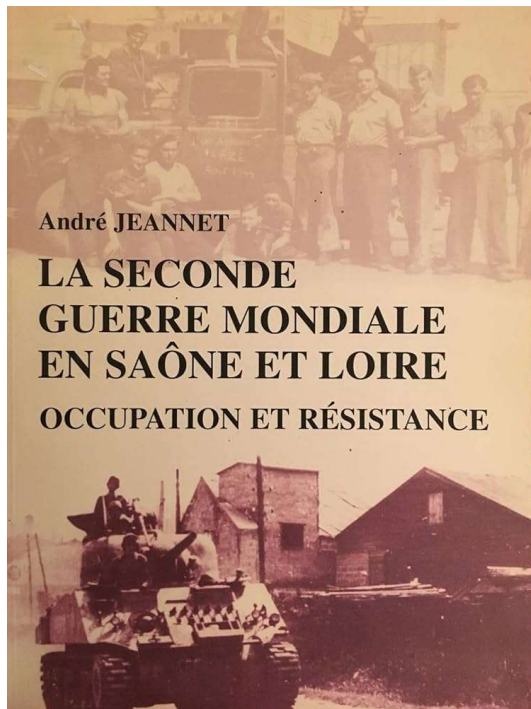
**Le livre : *La Saône-et-Loire dans la guerre*
(publié en octobre 1984)**



Il s'agit d'un livre « d'histoire visuelle », qui présente en « images » ce qu'ont vécu les habitants de la Saône-et-Loire de 1940 à 1945. On compte seulement 30 pages de textes pour contextualiser les images en question. Il s'agit de documents pour la plupart inédits en 1984, auxquels les deux auteurs ont eu la possibilité d'accéder en raison de leurs fonctions respectives. Au total 432 clichés « sourcés » présentant 203 documents imprimés (tracts, affiches, textes administratifs de Vichy etc.), dont 170 proviennent des AD 71, et 33 sont de sources privées (associatives ou individuelles) 239 photos, dont 229 proviennent de sources privées, et 10 des AD 71. La table des matières, déclinée en 12 chapitres et présentée ci-après montre le souci des auteurs d'avoir une approche exhaustive des problématiques auxquelles ont été confrontées les habitants du Département dans ces années sombres.

Le livre : L'Occupation et la Résistance en Saône-et-Loire

(publié en décembre 1991)



Dans ce nouveau livre « sans images », de 513 pages, organisé en 2 parties principales conformes au titre du livre et déclinés en 27 chapitres, il s'agissait de :

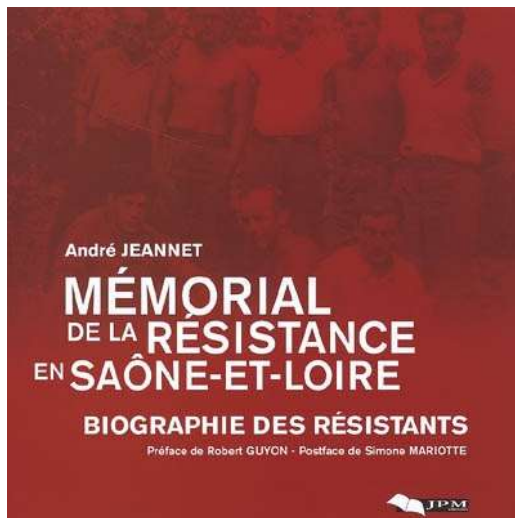
- Evoquer tout d'abord « la débâcle », les conséquences de l'armistice et la ligne de démarcation qui coupait en deux le Département, l'occupation allemande et les souffrances engendrées : les familles séparées, le ravitaillement difficile, les réquisitions en matériel et en hommes de plus en plus lourde, la répression de plus en plus brutale. La chute de la République et l'attitude des élus du Département, le gouvernement de Vichy, sa propagande, les partis collaborationnistes sont aussi évoqués...

- Evoquer la Résistance et ses combats face aux nazis et à Vichy, depuis les 1ers gestes isolés jusqu'à l'afflux aux maquis pendant l'été 1944 et enfin, en septembre 1944, après de rudes combats, la Libération

On peut ajouter à titre d'indicateurs du travail d'André Jeannet :

- Un index comprenant environ 1500 noms (de résistants, de collaborateurs) et environ 500 noms de villes ou villages (avec un certain nombre hors département)
- Un tableau récapitulatif des 87 parachutages d'armes en Saône-et-Loire (dont 8 pour la Résistance dans le Louhannais, 3 à Cuiseaux, 1 à Frontenard, 1 à Montpont, 1 à Lays-sur-le-Doubs (le plus important), 1 à Sens-sur-Seille, 1 à Verdun-sur-le-Doubs)
- Un tableau récapitulatif des 22 atterrissages clandestins (dont 3 en Bresse jurassienne)
- Un tableau récapitulatif des camps de concentration (camps principaux et annexes) en Allemagne
- Et concernant plus particulièrement la Bresse : « Occupation, Collaboration et Résistance en Bresse », in La Bresse, Les Bresses, Ain, Jura, Saône-et-Loire, Ed. Bonavitacola, 1998, p 208- 224.

Le livre : Mémorial de la Résistance en Saône-et-Loire. Biographie des Résistants
(publié en octobre 2005)



Pour André Jeannet,

« il était nécessaire de rendre un hommage plus personnel aux femmes et aux hommes, ceux qui furent la grande masse des actifs, qu'ils soient dans les maquis ou chez eux, à participer à un parachutage, un sabotage, ou à faire une liaison entre les unités clandestines. C'est participer au devoir de mémoire que de mettre en relief les plus humbles, les plus patriotiquement désintéressés. »

Au total, un travail de « romain »

1521 biographies (1416 hommes, 105 femmes), parmi lesquels 100 (93 hommes et 7 femmes résistant(e)s) en Bresse louhannaise. Sources :

Enquête sur la déportation, témoignages de résistants (écrits ou entretiens enregistrés, rapports de gendarmerie, archives diverses...).

La mise en mémoire(s) de la Seconde Guerre mondiale

Table ronde avec Annie Bleton-Ruget, Théophile Lavault, Jérôme Malois et
Laurent Gourillon

Introduction : Annie Bleton-Ruget

Comme ce matin, je souhaiterais, pour introduire la Table ronde et avant d'arriver jusqu'à elle, donner quelques points de repère sur la question de la mémoire/des mémoires. Comme vous avez pu le constater, elle n'a cessé d'être évoquée dans l'écriture de l'histoire de la Résistance, mais elle se pose également pour l'intégralité de cet objet historique qu'est la Seconde Guerre mondiale. Il y a, là aussi, une historiographie de la mise en mémoire(s) de la Seconde Guerre mondiale et des rapports entre histoire et mémoire qui ont été souvent considérées en opposition dès lors qu'une histoire savante s'est constituée, parfois à l'encontre des mémoires des acteurs⁴⁶.

Si on refait un petit parcours très sommaire dans le temps, on constate, d'abord dans la période d'écriture « historienne » du conflit, au cours des années 1960-1970, que la mémoire des témoins et des acteurs a plutôt été considérée comme un outil permettant d'écrire l'histoire en s'appuyant dessus mais en la débarrassant de la charge affective qui la caractérise (la « nécessaire » mise à distance de l'héroïsation).

Trente ans plus tard, dans les années 1990-2000, on assiste à un réinvestissement du passé, parmi les acteurs eux-mêmes, et plus largement dans la société toute entière, ce dont certains historiens se sont inquiétés, comme Henri Rousso et Eric Conan⁴⁷, dénonçant une inflation mémorielle et demandant un droit à l'oubli. D'autres se sont employés à expliquer « ce réveil des mémoires », c'est le cas d'Olivier Wieviorka, l'expliquant par l'affaiblissement de la mémoire nationale telle qu'elle avait été politiquement et officiellement construite au lendemain du conflit⁴⁸, ce qui a entraîné en retour l'émergence de mémoires plurielles⁴⁹.

D'autres enfin, souvent appuyés sur les méthodes des sciences sociales et dans le sillage de l'histoire sociale et culturelle, se sont penchés sur ces mémoires en les considérant non pas comme des preuves historiques mais comme des imaginaires sociaux, construits en écho souvent à des préoccupations du présent. Ils ont pour cela retrouvé les témoins pour travailler autrement avec eux.

Pour revenir à notre table ronde, il faut souligner que nous n'échappons jamais aux processus mémoriels, qu'il s'agit de commémorations officielles comme le 80e anniversaire de la Libération, ou d'enjeux politiques comme ça a été le cas autour de la réécriture de l'histoire sur Vichy et des Juifs⁵⁰, l'intérêt étant d'analyser comment ils se construisent et ce qu'apporte la connaissance historique à leur compréhension.

⁴⁶ Jean-Marie Guillon, Pierre Laborie (dir.). *Histoire et mémoire de la Résistance*. Privat, 1995, 352p.

⁴⁷ Eric Conan, Henri Rousso. *Vichy, un passé qui ne passe pas*. Fayard, 1995, 330p.

⁴⁸ Olivier Wieviorka. *La mémoire désunie. Le souvenir politique des années sombres, de la Libération à nos jours*. Le Seuil, 2010, 320p.

⁴⁹ Annette Wieviorka. « Shoah : les étapes de la mémoire en France » dans Pascal Blanchard, Isabelle Veyrat-Masson (dir.). *Les guerres de mémoires, la France et son histoire*. La découverte, 2008, non précisé.

⁵⁰ Laurent Joly, *La falsification de l'histoire : Éric Zemmour, l'extrême droite, Vichy et les Juifs*, Paris, Grasset, 2022

Cette table ronde a été organisée autour de trois démarches : l'expérience d'un groupe de recherche citoyenne pour documenter les mémoires de la déportation (Théophile Lavault) ; la présentation d'un musée de la Résistance comme opérateur mémoriel (Jérôme Malois) ; la présentation d'une publication autour de la Seconde Guerre mondiale dans le Verdunois, entre histoire et mémoire (Laurent Gourillon).

Résumés des interventions

• Théophile LAVAULT, Maison du Patrimoine Oral de Bourgogne

La Maison du patrimoine oral de Bourgogne a engagé de 2020 à 2021 un cycle de recherches participatives sur l'histoire des prisonnier.e.s détenu.e.s dans la prison panoptique d'Autun (71), qui fait actuellement l'objet d'une réhabilitation afin d'être intégrée à la nouvelle cité muséale qui ouvrira aux alentours de 2026. Prenant comme point de départ l'exhumation des archives de la prison conservées aux Archives départementales de Saône-et-Loire, ce travail s'est organisé autour d'un programme de recherche intitulé "Déprisonner. Observatoire populaire de la carcéralité"⁵¹.

L'un des axes de recherches concernait l'histoire de la prison durant la Seconde Guerre mondiale, et notamment la période d'occupation de la prison par les autorités allemandes. Les archives de la prison concernant cette période ayant été détruites, nous avons tenté de restituer son histoire à partir de sources connexes en collaboration avec la section autunoise de la Fédération nationale des déportés, internés et résistants (FNDRIP). Cette initiative a convaincu la direction du musée de consacrer l'une des salles du nouveau musée à la mémoire de la déportation en Autunois-Morvan, sous la forme notamment d'un mémorial.

Nous avons alors décidé au début de l'année 2023 de constituer un groupe de travail ouvert aux habitant.es afin de documenter les mémoires locales de la déportation à partir de l'histoire de la prison d'Autun qui fut bien souvent le premier lieu de détention des parcours de déporté.e.s.

Ce groupe se réunit chaque mois depuis mars 2023 et œuvre à l'analyse des dossiers numérisés de déporté.e.s et résistant.e.s conservés au Service historique de la Défense (annexes de Vincennes et de Caen).

Mon intervention vise à restituer les premiers résultats de ces recherches et à expliquer les enjeux et méthodologie d'un groupe de recherche citoyenne pour documenter les mémoires locales de la déportation.

• Jérôme MALOIS, Musée de la Résistance du Morvan

Ce musée a été créé en 1983, il a été entièrement rénové et sa muséographie refaite en 2023, pour les 40 ans de son existence. Les enjeux d'un musée dont les collections portent sur la Seconde Guerre mondiale sont à la fois communs à d'autres musées et spécifiques au projet qu'il porte. Le musée est un lieu qui doit faire place de plus en plus à une pédagogie et une muséographie innovante et qui doit - tout en maintenant l'exigence scientifique - trouver les nouveaux publics et des nouveaux moyens de les intéresser.

⁵¹ <https://deprisonner.odil.tv/>

S'agissant de la Seconde Guerre mondiale, de l'Occupation et de la Résistance, la disparition des témoins, la temporalité des publics dédiée à cette histoire, l'influence des réseaux sociaux, le rapport aux élus qui pensent les territoires et leurs histoires comme une force économique et touristique, les formes de résurgence de mémoire conflictuelle dans les communes sont quelques traits des défis et difficultés des opérateurs de mémoire que sont les musées.

Le Musée de la Résistance en Morvan sera, durant cette table ronde, présenté comme un laboratoire qui - face à ces défis - trouvent des solutions nouvelles et expérimentales d'écritures alternatives, de rapports nouveaux aux acteurs des territoires, d'observation d'une vie rurale qui évolue, d'adaptation aux changements de comportement des publics dans ses visites...

● Laurent GOURILLON, Groupe d'Etudes Historiques du Verdunois

En 1994, une première étude concernant la Seconde Guerre mondiale a été publiée dans la revue *Trois Rivières* du Groupe d'Etudes historiques de Verdun-sur-le Doubs (n°45), sous le titre *1939-1945, les Années Noires en Verdunois*. Cette année, en 2024, toujours dans la revue *Trois Rivières* du Groupe d'Etudes historiques de Verdun-sur-le Doubs (n° 102-103), une *Nouvelle histoire des années noires en Verdunois* a été publiée. Le premier tome porte sur la période allant de septembre 1939 au 14 juillet 1942. Il sera suivi d'un second tome en préparation (14 juillet 1942-1945)

L'exposé de la démarche permettra de montrer l'évolution de la manière de traiter le sujet alors qu'entre ces deux dates, le temps d'une génération s'est écoulé. En 1994, le Verdunois était vierge d'études, à l'exception d'un texte de Félix Brunand (*Histoire de la Résistance dans la région verdunoise*, Dijon, ABSS, 1966), ce projet s'imposait ayant été verdunois moi-même et ayant été nourri par les histoires familiales.

Alors âgé de 27 ans et benjamin du Conseil d'administration du GEH Verdun dont les membres ont presque tous connu cette période, j'avais de nombreux obstacles à surmonter. La plupart considéraient ce projet avec une méfiance sinon réticence. D'une part, le GEHV profitait comme la plupart des sociétés de l'engouement pour l'histoire locale de la décennie 1980 et, d'autre part, plusieurs membres craignaient que ce travail pionnier ne nuise à l'audience grandissante de l'association. D'ailleurs, c'était le mandat qui m'avait été confié par le gérant fondateur de *Trois Rivières*, Antonin Guillot, bien plus confiant que la majorité du CA. En conséquence, j'ai eu à subir quelques pressions, plutôt amicales mais quelque peu inquiètes. Aussi, ai-je tenté de prendre le plus de recul possible pour éviter les polémiques que redoutaient certains.

En revanche, ce travail m'a fait rencontrer les derniers témoins ou acteurs ce qui, paradoxalement, avaient peu parlé du Verdunois, ce qui permettait d'apporter une certaine richesse au travail mais restreignait la marge de manœuvre : RoCHAT (Guillaume), Marius (Flamand) ou Claverie. De plus, j'ai compté sur le soutien d'André Jeannet, objet de la communication de ce matin de Michel Debost, et de Marie-Hélène Velu qui avaient bien voulu écrire la préface de mon travail et m'apporter leur éclairage.

Le bulletin paraît fin 1994 et son résultat du fait d'un trop grand retrait derrière les matériaux archivistiques et d'archives non communicables me laisse un goût d'insatisfaction, voire d'imperfection, même s'il rencontrera un grand succès public au GEHV.

Trente ans après, j'ai donc voulu reprendre cette « nouvelle histoire » plus solidement documentée et interrogée, stimulée par l'ouverture des archives publiques et la publication d'ouvrages locaux - ou non- venus enrichir les connaissances et les manières d'aborder le sujet. L'accumulation d'archives, surtout pour cette période, exige un long temps de dépouillement, de tri, de confrontation et d'analyse rigoureuses des sources tant la période est inflammable comme le prouvent de nombreuses polémiques locales ou nationales. Ainsi, il paraît difficile d'écrire sur ces années sans avoir effectué ce travail de l'ombre parfois fastidieux, mais vraiment indispensable pour charpenter la rédaction future. Durant cette période (les premières recherches remontent début 2021), j'ai eu la chance de compter sur le soutien actif et compétent des archives départementales, dont celles de Saône-et-Loire, représentées aujourd'hui ici par sa directrice, Mme Vernus. Il faut aussi rester humble et ne pas hésiter à confronter ses brouillons. Ainsi, tous mes écrits sont transmis pour lecture attentive et j'en remercie vivement ici Annie Bleton-Ruget et Vincent Chambarlhac qui m'ont fait l'amitié de leurs conseils judicieux. Il faut savoir être patient et prendre du recul !

Par ailleurs, dans l'histoire longue du conflit 1939-1945, la coupure du récit Verdunois en deux temps autour du 14 juillet 1942 et non pas celle traditionnelle du 11 novembre 1942 (invasion zone sud) s'explique par la découverte d'un important dossier aux AD71 et AD 39 sur les suites de la manifestation gaulliste (150 à 300 participants pour 1 200 habitants) au monument aux morts où l'on chante La Marseillaise avant de se séparer aux cris de Vive la liberté et vive la République. Cet acte prouve que Verdun a été un foyer précoce de contestation de Vichy – avant même Montcony ! - et, compte tenu du contexte géographique, face aux Allemands, de l'autre côté de la ligne de démarcation. D'ailleurs, Vincent Chambarlhac s'est déjà intéressé à ce sujet et devrait publier un ouvrage à ce propos car seul existait un témoignage publié naguère par René Pacaut mais dépourvu de véritable analyse. Un autre exemple encore plus méconnu est le refus des anciens combattants verdunois d'adhérer à la Légion Française des Combattants début 1941. L'affaire s'est conclue ici par un fiasco complet pour cette institution pétainiste pourtant bien acceptée ailleurs en Bresse. Par leurs aspects exceptionnels, ces deux cas illustrent l'ancienneté de la contestation à un moment où l'opinion reste encore anesthésiée par la défaite et/ou attentiste par la force des choses.

Ajoutons aussi que l'animateur de cette manifestation du 14 juillet et des déboires de la Légion, l'ancien maire Largeot, un radical « de gauche », fait presque unique dans la Bresse du Nord. Ainsi, le rôle de Verdun dans la résistance méritait d'être approfondi. En effet, la narration, écrite dès 1946 par René Pacaut et jamais contestée depuis, plaçait toujours les obsèques des aviateurs anglais à Montcony comme le fait fondateur de la Résistance.

A la question d'un auditeur s'interrogeant sur le fait de pouvoir tout écrire sur des faits concernant des personnes dont les descendants ignorent ou pas leurs activités passées, il est répondu qu'il faut toujours citer ses sources, ce qui permet ainsi au lecteur de vérifier par lui-même la véracité des écrits. Il n'apparaît pas possible d'occulter de tels faits alors que l'extrémisme tend à prendre une place grandissante dans la société et que l'écho de ces années noires tend à s'estomper.

Trente ans après, il apparaît nécessaire pour le Groupe d'Etudes historiques de Verdun de relever encore et toujours le défi d'écrire l'histoire de la Seconde Guerre mondiale dans le Verdunois, afin que les générations futures disposent des connaissances les plus abouties et les plus « objectivées » sur cette période tragique de notre histoire locale. Ainsi, chacun pourra retrouver un passé parfois douloureux mais qu'il convient d'aborder sans a priori pour mieux combattre ceux qui revendiquent sans complexe des valeurs idéologiques véhiculées naguère sous Vichy.

Ces questions touchant à la mémoire de la Seconde Guerre mondiale et plus spécifiquement encore à celle de la Résistance ont trouvé un large écho dans le public nombreux et attentif, présent tout au long de la journée d'étude. Au-delà des débats d'ordre général, le terrain local, bressan ou verdunois, est rapidement revenu en force dans les échanges, autour de quelques figures ou événements portant, encore aujourd'hui, une sorte de mémoire locale toujours prête à resurgir et pas forcément de manière consensuelle. Ces échanges ont ainsi constitué une sorte de laboratoire d'étude pour une journée qui s'était voulue très historiographique, dès lors que cette mémoire locale apparaît comme une sorte de mémoire sociale construite et reconstruite au fil de l'histoire en intégrant de nombreux facteurs locaux qui ont pu conduire à l'oubli, au déni ou à la réactivation des souvenirs de ces « années noires ».